

L'ARGOT : CODE, JARGON OU POESIE ?

Francis EDELINE

ABSTRACT – Slang : code, jargon or poetry?

Slang has frequently been described as a cryptic language allowing criminals to communicate without being understood. This theory does not stand against published evidence. Although there exist undoubtedly several real slang codes, such as *verlen*, *largonji* and *javanais* in French, or “backslang” and “centreslang” in English, it can be shown that secrecy is not the central issues. On the contrary, nearly all the slang words or expressions are of a rhetorical nature. They express the strong verbal creativity of some classes of the society and their common characteristic is to ridicule or destroy the “bourgeois” ethical values.

1. GÉNÉRALITÉS.

L'argot est essentiellement constitué d'un *lexique*. C'est un langage spécial ou parasitaire, propre à un groupe dont la compétence linguistique se manifeste d'abord dans une langue première (1). Il s'ensuit que l'argot ne se spécifie jamais au niveau d'intégration supérieur et ne comporte donc pas de syntaxe, l'argotier performant ses phrases conformément à la grammaire de sa langue première. Ces caractères restreignent singulièrement la complexité du système rhétorique en cause.

La spécificité de l'argot ne pourra donc être découverte que dans la distance s'établissant entre son lexique et le lexique commun. Ceci en fait un terrain de choix pour une étude rhétorique puisque des dictionnaires nous donnent ici, à la fois, le degré zéro et le degré figuré.

2. RELEVÉ DES FIGURES.

La rhétorique consiste en une modification délibérée d'un signifiant ou d'un signifié linguistique. A l'examen il apparaît que les opérations possibles sont en nombre très limité et appartiennent à quatre familles. Une entité linguistique est toujours constituée d'un assemblage d'éléments premiers: par exemple les lettres d'un mot, les phonèmes d'une d'un son, ou les éléments appelés sèmes pour le sens des mots. Les opérations possibles sont donc l'*adjonction* d'éléments, la *suppression* d'éléments, la combinaison des deux ou *suppression-adjonction*, et enfin la *permutation*.

Nous avons d'autre part appelé Π et Σ deux modes de décomposition des entités. Le premier, Π , correspond à la décomposition d'un objet en parties ; le second, Σ , correspond à la décomposition d'un concept en ses éléments sémiques.

2.1. FIGURES AFFECTANT LA FORME DES MOTS.

a) *Suppression* (S)

*Par l'avant (aphérèse)

capitaine > *pitaine*

garde municipal > *cipal*

*Par l'arrière (apocope)

navet > *nave*

pédéraste > *pédé*

Notons que la profondeur de la suppression peut être très variable, des expressions complexes pouvant même se réduire à une seule syllabe (ex.: *flagrant délit* > *flag*). Si les dangers de non-identification s'accroissent en raison inverse de l'information véhiculée, les désignations restent généralement univoques (ex. : *macchab* > *macchabée* ; *mac* > *maquereau*). Conformément aux tendances générales de la langue française, les tronçons se font rarement par l'avant.

b) *Adjonction* (A)

*Par l'arrière

ici > *icigaille*

perle > *perlouse*

*Epenthétique

lancer > *lansquiner, lancecailler*

planquer > *planquouser*

Il semble que l'argot connaisse peu d'adjonctions par l'avant (pognes > *papognes*). Il existe des adjonctions bilatérales du type MARGouLETTE. Les adjonctions peuvent être très modestes, comme dans *pante* > *pantre*.

Les éléments ajoutés, comme *-muche* dans *trucmuche* ne sont pas de vrais suffixes. Nous réserverons l'appellation de *déformants* à ces éléments non sémantiquement motivés. La prédilection de l'argot pour certains de ces déformants non assimilables à des désinences de la langue première fait de ceux-ci de simples marques de la diction argotique. C'est ainsi qu'il est aisé d'identifier la référence à l'argot dans les créations de Géo Norge *merliFLUCHE*, *pétOUSE*, *pignOCHE*, *noubaGUE* (dans la *Langue verte*)

c) *Suppression-adjonction (SA)*

*Par l'arrière

paquet > *pacson*, *pacsil*

pernod > *pernaga*, *perniflard*

*Agglutination

proxémac > proxénète + maquereau

*Par l'avant

chapeau > *papeau*

*Par le milieu

pravouse > *pravise*

L'élément supprimé peut être un suffixe ; et sans doute est-ce ce trait qui a donné, par symétrie, sa réputation de suffixe à l'élément ajouté. Ex. : pêcheur > *pêchecaille*, préfecture > *préfectance*. Mais des désinences qui ne sont pas des suffixes peuvent aussi être soustraites (ex. : paradis > *paradouze*) et la profondeur de l'opération peut être très importante, la S dépassant le niveau du suffixe (ex. *poitringle* > poitrinaire, *probloc* > propriétaire).

d) *Permutation (P) ou métathèse.*

La métathèse peut également être présente en argot. Le procédé est cependant localisé, à tel point que nous n'en trouvons pas d'exemple dans le corpus qui servira de témoin à nos enquêtes quantitatives. Les exemples (*libreca* > calibre, *dreauper* > perdreau) montrent que le procédé est syllabique et non graphématique comme dans le *back-slang* anglais (argot des revendeurs), qui d'ailleurs est plutôt un transcodage.

e) *Transcodages : javanais, verlen, largonji.*

Les procédés de transcodage consistent à traiter un message de la langue première par une opération ou une série d'opérations rhétoriques restant identiques pour toutes les unités. Le *javanais* consiste ainsi à introduire dans le corps du mot une syllabe parasitaire -av- (et non -va-). « Tu n'entraves pas l'argot? » devient « Tavu n'aventravaves pavas l'avargavot ? ». Notons le mode d'insertion du déformant : il ne suit aucune habitude morphématique ou de syllabation de la langue première, mais se fait le plus souvent à la faveur de la séparation de la voyelle syllabaire et de la consonne qui la précède (*j-av-ard-av-in* < jard/in). Il existe d'autres variétés de ce code adjonctif, l'élément parasitaire pouvant être -ag- (*matagin*, *chagatte* < matin, chatte), mais dans ces cas, le mode d'insertion du déformant reste le même, c'est-à-dire fortement attentatoire au code morphologique. La fonction cryptologique d'un tel procédé n'est pas niable : il s'agit de diluer l'information linguistique dans une surabondance d'information non significative qui

devient vite assimilable à un bruit, tout en détruisant les éléments importants de reconnaissance que sont les syllabes.

D'autres procédés de transcodage procèdent par permutation simple, comme le *verlien* (l'envers) dont nous avons fourni quelques exemples. Il est très difficile de se faire une idée objective de la fréquence d'emploi de ce système. Tous les théoriciens de l'argot sont cependant d'accord pour limiter son usage à quelques cas épisodiques.

La permutation se retrouve néanmoins, associée à l'adjonction, dans le transcodage *largonji* ou *loucherbem*. Remplacée par *l*, la consonne (ou le groupe de consonnes) initiale est rejetée à la fin du mot (la syllabation est donc transgressée), laquelle est additionnée d'un déformant qui fut d'abord purement vocalique (*i*, *é*), puis qui prit bientôt plus de corps (*-im*, *-em*). C'est une des formules argotiques les plus curieuses, fondée sur une opération relationnelle, et où la permutation se fait à un niveau inférieur à celui de la syllabe. En bref, chaque opération de transcodage réclame une permutation simple et une double adjonction, à la fois finale et initiale. Exemples : à poil > à *loilpé*, sac > *lacsé*, pacson > *lacsonpem*, marteau > *larteaumic*. Il existe cependant un *loucherbem* sans permutation ; où ne subsistent donc que la S et les A : cave > *lavedu*, gigot > *ligodu*. Comme pour le *verlien*, tous ces procédés sont oraux et non graphématiques. Leur fonction cryptologique est plus patente encore que dans le premier cas : déstructuration de la syllabation, présence de déformants et destruction de l'ordre linéaire pertinent.

L'aspect systématique de ces règles de transcodage doit nous les faire considérer à part. Notons cependant que les termes traités en javanais ou en *loucherbem*, en nombre virtuellement illimité, ont une nette tendance à se lexicaliser et à s'organiser en systèmes. Nous n'en voulons pour preuve que les numéraux *linvé*, *latqué*, *laraniqué*, etc. On retrouve aussi dans les dictionnaires des formes comme *gravos* ou *navon*. A l'inverse, on peut soutenir que certaines figures paraissant stabilisées, comme celle que l'on obtient par A ou SA d'éléments terminaux, font partie de paradigmes établis par transcodages. Ainsi les unités *circulance*, *dégoûtance*, *emmerdance*, etc. C'est l'avis de P. Guiraud qui assimile ces opérations à un mode rudimentaire de transcodage. A l'appui de sa thèse, il peut citer un exemple de Cartouche, où divers procédés d'adjonction se systématisent sur le plan syntagmatique : « Vousiergue trouvaille bonorgue ce gigotmuche ». En assimilant toutes les opérations que nous avons recensées aux procédés *largonji* ou javanais, on pourrait donc avancer qu'elles ont toutes une fonction cryptologique. Nous verrons plus loin ce qu'il faut en penser.

2.2. FIGURES AFFECTANT LE SENS DES MOTS.

a) *Suppression*

*Synecdoque généralisante, mode Σ (Sg Σ)

isomorphe

cul > *raie*

menstrues > *affaires*

hétéromorphe

cœur > *battant*

verge > *gaillarde*

Le type *hétéromorphe*, où le mot change de catégorie grammaticale (surtout sous la forme du participe présent), est très fréquent en argot, et a parfois été appelé *épithète de nature*. Jusqu'à plus ample informé il semble inexistant en poésie, sauf dans des textes comme ceux de Norge, qui lui doivent précisément leur forte coloration argotique.

b) *Adjonction*

*Synecdoque particularisante (Sp)

mode Σ
couteau > *lardoir* (isomorphe)
méchant > *vache* (hétéromorphe)

mode Π
homme > *gants*

*Antonomase particularisante (Ap).

L'antonomase joue toujours sur des noms propres, mais elle peut en argot se combiner à un calembour du type nier > *aller à Niort*, ainsi que des forgeries comme jour de paye > *Sainte Touche*, escroc > *Maison Arrangement et C°*. Puisque le nom propre vrai n'est pas analysable sémiement, il ne s'impose à nous que comme l'étiquette d'une entité réelle et permanente. Forger un nom propre à partir d'un nom commun (analysable, lui, sémiement), revient alors à « institutionnaliser » le contenu sémique, comme dans les deux exemples précédents, où l'on remarquera en outre la forte redondance des marques orales, et éventuellement écrites (majuscule, Sainte, Maison, -man, & C°). A côté de ces pseudo-antonomases, nous trouverons aussi une modalité plus classique (chaussures > *godillots* ou *charlots*) où le nom propre a perdu sa majuscule et prend la marque du pluriel, ou même du féminin, comme dans prostituée > *gisquette*, ce qui est une transgression plus caractérisée de la grammaire. Il est remarquable, sociologiquement, que l'argot tire ses antonomases vraies de prénoms plutôt que de noms de famille (souteneur > *Jules* ou *Prosper*).

c) *Suppression-adjonction*

* Métaphore (μ)

chaussures > *pompes*
sexe féminin > *abricot*

*Antiphrase lexicale (Al)

torchon > *cachemire*
obstacle important > *paille*

(NB. Dans notre corpus, la métaphore est toujours de mode Σ).

L'antiphrase lexicale n'est possible que dans une langue seconde où, nous l'avons vu, deux dictionnaires superposés coexistent. Tous les dictionnaires d'argot consultés donnent *cachemire* pour torchon, ce qui n'empêche pas que le sens noble de *cachemire* (lui-même métonymique ...) soit présent de façon latente. Il s'agit bien d'une forme clichée et lexicalisée univoquement. Un mot comme *enguirlander* représente le même phénomène passé en français courant.

*Oxymore

épaules tombantes > *épaules de serpent*

*Métonymies (Mn)

mode Σ
Il est trop tard > *c'est midi*
soldat de marine > *marsouin*

mode Π
Italien > *macaroni*

*Métalepse (Me)

être excitée > *mouiller* (isomorphe)

fou > *marteau* (hétéromorphe)

Cette figure est une variante de la Mn par laquelle on donne la cause pour l'effet et réciproquement.

d) *Les figures composées*

Il n'est pas rare que plusieurs transformations rhétoriques combinées affectent le même mot. Dans les *figures superposées*, une première transformation mène du terme de départ à un premier terme figuré, lequel est à son tour transformé pour aboutir à un second. Le travail rhétorique reste ainsi localisé à une seule position de la chaîne. Un exemple typique de ce procédé est *cachot* (μ) > *cage* (Mn) > *ours*. On peut parfaitement avoir aussi superposition d'une figure affectant le signifié et d'un figure affectant le signifiant, comme dans *concierge* > *cloporte* (*clôt-porte*).

Dans les *figures complétées*, au contraire, la composition s'opère grâce à une expansion syntagmatique. L'opération consiste toujours à prélever dans le sens initial deux sous-ensembles disjoints (par Syn. ou par μ) et à les grouper en syntagmes contradictoires, grossiers, ridicules ou absurdes. Soit des synecdoques complétées comme *chaussure* > *écrase-merde* ou *verge* > *agace-cul*. De ces figures qui semblent bien, de nos jours, être propres à l'argot, on trouverait pas mal d'exemples dans la Pléiade. Soit donc *chaussure* > *écraseuse*. « Écraseuse » est alors considéré sous sa forme équivalente « écrase-x », et la variable de distribution x devient le lieu d'une Sp Σ . Exemples de μ corrigées: *cercueil* > *canadienne en sapin*, *pernod* > *lait de panthère*.

3. ANALYSE QUANTITATIVE DES FACTEURS RHETORIQUES.

3.1. PRÉLIMINAIRES.

Nous avons préféré opérer ces comptages sur des dictionnaires plutôt que sur des textes (chansons, histoires, romans...). En effet les textes en argot accessibles sont souvent apocryphes ou d'une authenticité que leur intégration à un dessein littéraire rend douteuse. L'utilisation d'inventaires (alphabétiques ou thématiques) présente cependant un inconvénient : les codes du type *largonji* n'y sont pas comptabilisés, puisqu'ils représentent l'application systématique d'opérateurs et jouent, de ce fait, un rôle comparable à celui des conventions constantes de mètres et de rimes en poésie. Les dictionnaires n'en fournissent que des exemples lexicalisés. Par ailleurs comme on connaît la propension de l'argot au scatologique et au sexuel, il faut s'attendre à voir ces inventaires fréquemment expurgés. Nous nous sommes efforcés de choisir les moins prudes...

3.2. FIGURES AFFECTANT LE SIGNIFIANT.

3.2.1. *Nombre et profondeur des opérations*

Les effectifs des opérations A et des opérations S s'équilibrent manifestement : 38 contre 37. On peut également comparer le nombre moyen d'unités linguistiques (ici le phonème, cf. note 3) ajoutées ou retranchées, ce que nous appelons la *profondeur* de

l'opération. On notera que les profondeurs moyennes des opérations S et A s'équilibrent *grosso modo* :

opération	effectif	profondeur moyenne
S	37	2,46
A	38	2,03
SA	78	- 2,15 + 2,46

TABLEAU I

Les opérations SA sont en nombre équivalent à la somme des deux premiers types : nous en relevons 79 dans la liste (75 pour S et A). Cette répartition semble justifier, sur le plan théorique, la conception de SA comme le produit de deux opérations distinctes (S et A) et non d'une opération globale inanalysable (substitution). Les opérations complexes nous permettent une intéressante constatation : lors d'une $S_m A_n$, où m et n représentent l'indice numérique marquant le nombre d'unités atteintes par les sous-opérations, on obtient généralement $m = \pm n$ (2,15 contre 2,46), ce qui signifie que la quantité d'information est approximativement conservée du point de départ au point. L'examen de la distribution des cas particuliers éclaire cette tendance :

m + n	-5	-4	-3	-2	-1	0	+1	+2	+3	+4
effectif	1	0	1	6	11	19	38	1	2	0

TABLEAU II

Le calcul statistique montre qu'il s'agit là d'une distribution parfaitement normale (ainsi que l'illustre le report des fréquences cumulées sur un graphique à échelle gaussienne). L'hypothèse selon laquelle le rhétoricien tendrait à conserver une quantité égale d'information dans le message se vérifie donc parfaitement, tant dans l'équilibre des opérations S et A et de leurs profondeurs respectives que dans l'équilibre de la $S_m A_n$.

3.2.2. Opérandes et profondeurs relatives

L'examen des échantillons suggère que les opérations ne s'effectuent pas au hasard. Le sens et la profondeur de la figure sont fonction de l'information véhiculée par l'opérande (terme de départ).

Opération	Profondeur relative	Ecart-type
S	$6,11 - 2,46 = 3,65$	$\pm 1,774$
SA	$4,93 + 0,32 = 5,25$	$\pm 1,40$
A	$3,34 + 2,03 = 5,37$	$\pm 0,96$

TABLEAU III

L'opération S s'exerce évidemment de préférence sur des termes longs, en moyenne 6,11 phonèmes. Notons aussi que la forme réduite correspond très souvent à un dissyllabe, qui semble décidément être la forme canonique du mot argotique, comme d'ailleurs sans doute celle du mot français en général (4). L'A s'exerce, elle, sur des termes plus courts, auxquels elle donne un certain corps, moyenne : 3,34). Comme on peut s'y attendre, les opérations SA s'exercent sur des mots de longueur moyenne (4,93 phonèmes). La SA allonge légèrement le mot (moyenne : 5,25) ; cette dernière tendance s'explique sans doute de la même façon que la relative importance de n dans An, qui sera étudiée plus loin. De tels chiffres montrent que l'argot n'est pas, contrairement au lieu commun qui ne veut y voir que relâchement et tendance unilatérale à l'apocope, un instrument de déstructuration. En réduisant la dispersion des longueurs, l'argotier agit au contraire de manière à assurer un taux d'information uniforme dans le maximum d'unités de son lexique spécifique (5).

Opération	% par rapport au mot de départ
S _m	m = 40,3 %
A _n	n = 60,8 %
S _m A _n	m = 43,6 % et n = 49,9 % (m \approx n)
Référence	Redondance du français \approx 55 %

TABLEAU IV

Par définition, m ne peut être qu'égal ou inférieur au nombre d'unités linguistiques du terme de départ, tandis que la valeur théorique de n peut varier de 1 à l'infini ; l'importance relative de ce dernier indice paraît donc peu significative. Elle n'est en tout cas pas de nature à oblitérer la perception du terme de base, puisque l'opération est loin de multiplier l'information par 2. On ne peut donc dire que les déformants ont pour mission essentielle de dissimuler l'identité des mots en les masquant d'une syllabe conventionnelle. Il faut aussi souligner la valeur modeste de l'indice de destruction m, qui se situe bien en deçà du taux de redondance globale du français moderne, voisin de 55 % pour la langue écrite (6). Toute figure argotique par opération A ou S est donc intelligible par simple autocorrection des erreurs. Dans les opérations AS, l'invariant (partie non transformée) est d'une importance réduite: 2,78 phonèmes. Il semble donc que ce soit dans ces opérations que l'agression contre le langage soit la plus grave. Néanmoins, ici encore, l'argotier fait preuve de prudence, puisque non seulement ni m \approx n (et l'équivalence des longueurs doit être considérée comme un facteur de redondance important), mais encore ni m (43,6 % du terme de base) ni même n (49,9 %) ne dépassent 50 %. Ces observations obligent à nuancer l'idée selon laquelle l'argot serait un instrument cryptologique. Le langage argotique, subversion du code, veut rester code.

3.2.3. *Suppression-adjonction complète.*

Le cas des SA complètes (mots dits arbitraires, emprunts, etc.) est à considérer à part. La réduction de l'écart ne se réalise pas à la hauteur des seuls signifiants mais s'effectue au contraire à travers le signifié, via des redondances sémantiques ou syntaxiques. C'est donc surtout dans cet ensemble que l'on serait autorisé à rechercher les

manifestations de la fonction cryptique de l'argot. On notera cependant que ces termes sont loin d'être majoritaires dans l'échantillon (plus de 1000 cas) et que cette répartition procède d'une lecture immédiate et naïve. Un examen attentif ou une pratique faisant resurgir les motivations aux yeux du destinataire permettent de réduire un nombre important d'entre eux à des figures de sens. On observe d'ailleurs dans l'argot une certaine tendance à réduire le nombre de termes arbitraires en leur conférant une nouvelle motivation intralinguistique, notamment par attraction paronymique (7).

Au total l'argot apparaît comme un langage soucieux de ménager des relations fort étroites entre le terme de départ et le terme figuré. Les taux d'altération restent fort en deçà du niveau de redondance globale. Nous rechercherons donc la véritable originalité de l'argot en dehors de la fonction cryptologique où on l'a longtemps confiné. Ses destructions s'exercent ailleurs que sur des phonèmes et des syllabes.

3.3. FIGURES AFFECTANT LE SENS DES MOTS.

3.3.1. Généralités

Dans une telle discussion, on doit nécessairement s'interroger sur les hypothèses habituellement admises à propos de l'argot, sur la base d'argumentations souvent sommaires et que nous avons déjà nuancées. La principale d'entre elles est que l'argot est *cryptoludique*, et dans une moindre mesure *péjoratif* (8). On tient généralement pour acquis, également, que l'abondance des métaphores reflète un certain souci de « faire image », au sens de « rendre concret », cadrant bien avec l'idée que peut se faire le bourgeois de la mentalité fruste d'un argotier. Il nous appartiendra d'une part de vérifier si ces hypothèses, sociologiquement orientées, se vérifient bien dans les faits, et d'autre part si d'autres critères explicatifs ne s'avèrent pas d'un rendement supérieur, avant de hasarder une théorie de l'éthos argotique.

Nous envisagerons successivement les 5 facteurs suivants :

3.3.1. Tendance à l'explicitation

3.3.2. Opposition Π/Σ

3.3.3. Recherche du niveau constant

3.3.4. Complexité perceptive du matériau de départ

3.3.5. Morphologie

3.3.2. Tendance à l'explicitation

On a souvent dit (9) que la poésie visait à contraindre le lecteur à former des représentations mentales ou images, alors que l'usage normal de la langue ne l'implique généralement pas. Cette hypothèse s'étend tout naturellement à l'argot, comme aux autres manifestations de la fonction poétique.

A cet égard les figures du signifié ont un résultat sur l'explicitation, que l'on peut qualifier de positif, négatif ou neutre. Une figure comme *bière* > *moussante* rend explicite une propriété de la bière. Le résultat de la figure est de nous communiquer *à la fois* le signifié *bière* (grâce à la redondance du contexte) et un de ses attributs critères, le «*moussage*». Dans *couteau* > *lame*) nous aurons un résultat semblable mais sur le mode Π . La réduction d'une μ conduit forcément aussi à l'explicitation des attributs ou des parties communes. Par contre *chambre* > *foutoir* et *nez* > *tarin* ont pour effet de « noyer »

ou de « diluer » le signifié de départ, c'est-à-dire de le rendre implicite. Enfin la Mn, pour laquelle l'invariant reste externe au signifié de départ, est strictement neutre sur le plan de l'explicitation.

On peut rassembler ces résultats en un tableau et les confronter aux résultats des comptages ; la concordance est excellente et nous pourrions retenir le facteur de *tendance à l'explicitation* dans notre modèle final. Les figures explicites, largement majoritaires, mettent en évidence une partie sémique du terme de départ, laissant ainsi « la clef sur la porte » pour le décryptage. Si l'argot est un codage, il se veut aussi aisément décodable. Une telle conclusion contredit expressément l'hypothèse selon laquelle l'argot serait un langage secret.

FIGURES EXPLICITANTES	FIGURES NEUTRES	FIGURES IMPLICITANTES
Sg Σ	Mn	Sp Σ
Sp Π		Sg Π
μ		
369	45	25

TABLEAU V

3.3.3. Opposition Π/Σ

Nous avons commenté ailleurs (Groupe μ , *Rhétorique générale*) une distinction possible, dans le lexique, entre les signifiés proches de l'appréhension perceptive première (lexique concret) et ceux qui résultent d'une analyse mentale plus ou moins poussée (lexique abstrait). Nous avons distingué, parallèlement, deux familles de figures opérant selon les modes de décomposition Π et Σ , qui correspondent respectivement à ces catégories. Depuis lors, cette distinction nous a paru pouvoir être justifiée par des considérations gestaltistes et épistémologiques aussi bien que sémantiques.

Il est intéressant de vérifier sur un corpus étendu et homogène à quelle catégorie de figures l'argotier recourt le plus souvent : nous trouvons ainsi 367 figures Σ contre 72 figures Π . Ceci tend à prouver que les transformations rhétoriques s'effectuent le plus aisément à partir d'analyses sémantiques abstraites, et que les figures Π (notamment la Mn) ne sont employées qu'en dernier recours et lorsque la figure Σ est difficile ou déjà faite. Une telle conclusion s'inscrit notamment en faux contre l'opinion selon laquelle les figures de rhétorique visent à « faire image » c'est-à-dire à forcer la représentation mentale d'entités concrètes : la rhétorique, même argotique, nous paraît avant tout un jeu rationnel, conceptuel et abstrait.

3.3.4. Recherche d'un niveau constant

Nous avons vu que, selon notre typologie des figures, celles-ci pouvaient avoir pour résultat une variation du « niveau » du terme de départ. Ce niveau est à entendre, selon le cas, comme degré de complexité sur une échelle de type Π (organisation perceptive) ou Σ

(abstraction conceptuelle). Les différentes figures pourront donc élever le niveau, l'abaisser, ou le laisser constant.

On peut à présent se poser la question de savoir si les démarches suppressives, adjonctives ou de niveau constant sont favorisées. Intuitivement et *a priori*, on est tenté d'associer à ces démarches une notion d'effort ou de coût : sont pénibles les changements de niveau qui nécessitent une sorte d'« accommodation » mentale ou imaginaire, et sont aisées les figures à niveau constant, par application d'une loi d'économie dont la linguistique a déjà établi l'existence. Malheureusement, la profondeur sémantique (sur une échelle de généralité) ne peut encore être mesurée comme peut l'être la profondeur des altérations du signifiant.

Le tableau VI confronte cette hypothèse de coût avec les résultats des comptages. On voit que l'hypothèse est largement justifiée, tant sur le mode Π que sur le mode Σ . On observera en outre que parmi les figures à niveau variable, contrairement à ce qui se passe pour les métaplasmes, les S l'emportent sur les A. Ceci ne fait que redoubler l'observation faite ci-dessus, et dont il a été rendu compte par une tendance à l'explicitation. Cette explicitation globale paraît cependant pouvoir être considérablement raffinée par un examen détaillé du corpus.

	S	SA	A
Mode Σ	60	290	17
Mode Π	19	45	8
Total	79	335	25

TABLEAU VI

3.3.5. Complexité perceptive du matériau de départ.

On a jusqu'ici considéré que l'argotier, comme le poète, était libre de créer les écarts qu'il souhaitait. Nous allons rechercher si au contraire ce choix n'est pas déjà limité et orienté par le matériau de départ, en l'occurrence par l'organisation du signifié sur lequel va porter la figure. Nous avons vu qu'il en allait bien ainsi au niveau des signifiants.

Une première indication qu'il en va de même pour les figures du signifié sera donnée par le classement des mots de la liste selon les pourcentages décroissants de métaphores auxquelles ils donnent lieu (tableau VII). On aperçoit aisément que la distribution n'est pas normale : elle ne ressemble ni à une courbe de Gauss ni à une courbe de Poisson. Elle n'est pas davantage centrée sur une valeur déterminée du rapport Mn/μ . Elle ne peut donc être le fait du seul hasard mais doit faire intervenir des facteurs précis que nous tenterons de dégager plus loin. On constate ensuite que le classement découpe le corpus en univers sémantiques cohérents : le haut du tableau est occupé en écrasante majorité par les parties du corps, alors que le bas comporte surtout des professions : la distribution serait donc plutôt bimodale.

Cette remarque conduit à examiner de plus près le vocabulaire du corpus, et à y délimiter des sous-ensembles ayant un statut sémantique plus ou moins homogène (c'est-à-

dire susceptibles de figurer dans un même paradigme). Entrepris sans idée préconçue, un tel classement peut se présenter comme suit:

TERME	% DE MÉTA-PHORES	TERME	% DE META-PHORES
Jambes (a)	100	Bouche (a)	66,7
Escroquerie (c)	100	Argent (c)	66,7
Tête (a)	96,7	Agent en civil (b)	66,7
		Nez (a)	62,5
Dents (a)	88,9	Guillotine (d)	62,5
Cheveux (a)	87,5	Cheval de course (b)	60,0
Sexe fém. (a)	85,7	Chaussures (d)	54,6
Oreilles (a)	84,7	Souteneur (b)	54,6
Yeux (a)	81,6	Enfant (b)	50,0
Anus (a)	80,8		
Testicules (a)	80,0	Revolver (d)	44,4
Mains (a)	80,0	Prostituée (b)	38,5
Sexe masc. (a)	80,0	Pédéraste (b)	36,4
Pieds (a)	77,8	Homme (b)	33,3
Imbécile (c)	76,1	Femme (b)	33,3
Bras (a)	75,0	Chambre (d)	33,3
Langue (a)	75,0	Seins (a)	31,2
Agent en uniforme (b)	75,0	Couteau (d)	22,2
Prison (d)	72,7		
Fesses (a)	70,8	Pantalon (d)	12,5
		Nourriture (c)	0
		Paysan (b)	0

TABLEAU VII

a) Parties du corps (yeux, dents, oreilles ...)

Ces parties, au nombre de 18 dans notre liste, sont considérées comme des entités perceptives homogènes, généralement inanalysées, et engendrant des concepts de même niveau sémantique. On n'aperçoit généralement pas un nez hors du « contexte » d'un organisme entier. Il s'ensuit que les liaisons entre le nez et l'ensemble du *visage* ou du corps seront toujours présentes, et que la décomposition perceptive du nez en *narines*, *ailes*, etc. apparaîtra moins immédiate.

b) Individus (femme, souteneur, cheval de course...)

Ces termes, au nombre de 10, ont comme signifié un individu entier. Mais il y a lieu de subdiviser déjà cette classe en deux sous-classes selon qu'ils présentent ou non une motivation intralinguistique :

b₁. Celle des termes simples et arbitraires qui désignent un corps entier dans toute sa généralité : homme, femme, enfant, cheval (en tout 4 termes).

b₂. Celle des termes dérivés ou composés qui désignent ces mêmes individus dans une modalité professionnelle : souteneur, prostituée, agent, paysan... (6 termes).

c) *Objets* (revolver, chaussures, prison...)

Ces termes, au nombre de 7, ont pour signifiés des objets, généralement manufacturés, pouvant être considérés soit comme objets soit pour leur fonction, selon un clivage très semblable à celui opéré dans la classe b. En somme les classes b et c se distinguent avant tout par une opposition sémique animé/inanimé dont il faudra montrer si elle est pertinente.

d) *Divers*

Nous trouvons parmi ces inclassables, au demeurant peu nombreux, « argent », « escroquerie », « nourriture », « imbécile ». Cette classe est clairement inexistante en tant que groupe sémantique homogène. Un examen plus attentif permettrait peut-être de les redistribuer dans les classes a, b et c. Nous nous en servirons seulement comme d'exemples *a contrario* pour valider le reste du classement.

Nous pouvons à présent reprendre les résultats du tableau VII et les ordonner selon les classes précédemment définies. Nous y joindrons les pourcentages des autres figures, présentés sous forme de moyennes. A l'intérieur de chaque classe, les pourcentages sont remarquablement stables pour les figures courantes. Pour ne pas alourdir la présentation, nous ne reproduirons pas les tableaux détaillés.

Le tableau VIII ci-après fait apparaître la singularité de la classe a et la grande proximité des trois autres classes. Il justifie une analyse du vocabulaire de départ selon des critères gestaltistes de complexité perceptive, analyse qui ne peut se faire avec toute la rigueur souhaitable parce que notre corpus est réduit, et que les outils pour la pratiquer font encore défaut. Nous postulons ici un parallélisme entre les unités perceptives et le lexique.

CLASSE	EXEMPLE	EFFECTIF		FIGURES Σ			FIGURES Π		
	TYPE	des séries	des figures	Sp/A	μ /SA	Sg/S	Sp/S	Mn/SA	Sg/A
a	« yeux »	18	286	0,7	78,4	10,5	0,7	7,0	2,7
b ₁	« femme »	4	38	10,5	42,2	28,9	10,5	7,9	0
b ₂	« agent »	6	53	9,4	43,4	13,2	15,1	18,9	0
c	« chaussures »	7	62	9,7	45,2	17,7	8,1	19,3	0

TABLEAU VIII

3.3.6. *Facteur morphologique.*

Sur le plan *morphologique*, nous trouvons deux catégories de noms dans la classe b de notre corpus :

a. les noms *simples*, caractérisés par un arbitraire absolu du signifiant. Ces noms ne favorisent ni les figures Π ni les figures Σ . ex. CHEVAL, HOMME.

b. les noms *dérivés*, comportant une motivation intralinguistique, c'est-à-dire un renvoi explicite par le signifiant à un concept (ex : PROSTITUEE). Les noms de ce dernier type (classe b₂) peuvent se décomposer en un morphème qui dénote l'appartenance à la classe b₁ (souteneur, agent, paysan, etc.) et en un lexème qui introduit un groupe de déterminations sémiques (*prostituée*). On peut donc prévoir que les figures portant sur ces

mots feront usage de ces sèmes mis au premier plan et seront en principe plutôt du mode Σ .

Lorsque l'on confronte ces prévisions avec les résultats des comptages, on voit au contraire que la classe b_2 est, relativement, la moins abondante en figures Σ : le critère morphologique doit donc être abandonné et il n'y a pas de raison valable de distinguer les classes b_1 et b_2 dans le corpus. Pour éviter l'intervention d'un autre facteur (tel celui de la complexité perceptive) nous avons limité le calcul à la classe homogène b .

Classe b_1 : $7 \Pi / 31 \Sigma$

Classe b_2 : $18 \Pi / 35 \Sigma$

3.3.7. Conclusions

Après avoir passé en revue quelques hypothèses concernant les facteurs ayant une influence sur la distribution quantitative des figures, nous sommes en mesure d'apprécier ces facteurs d'après leur pouvoir explicatif et réciproquement de mieux saisir les raisons de certaines dominances dans les espèces rhétoriques. Il va sans dire que nous ne pouvons encore affirmer que notre liste de facteurs soit exhaustive, ni que ceux-ci soient parfaitement indépendants les uns des autres.

Le tableau suivant résume et classe les rendements explicatifs des facteurs étudiés :

FACTEUR	RENDEMENT
1) <i>Organisation du signifiant</i> Morphosyntaxe : motivé / non motivé	$\frac{18 \Pi}{35 \Sigma} / \frac{7 \Pi}{35 \Sigma}$
2) <i>Transformation opérée sur signifié</i> Explicite/Neutre/Implicite Σ / Π Niveau constant/variable	$369/45/25$ $367/72$ $335/104$
3) <i>Organisation du signifié</i> Simple $\Pi (a)$ / Complexe $\Pi (b + c)$	$\frac{8 \text{ Sg}}{2 \text{ Sp}} / \frac{0 \text{ Sg}}{17 \text{ Sp}}$
Simple $\Sigma (b + c)$ / Complexe $\Sigma (a)$	$\frac{29 \text{ Sg}}{15 \text{ Sp}} / \frac{131 \text{ Sg}}{2 \text{ Sp}}$

TABLEAU IX

Le test χ^2 appliqué à ces résultats donne chaque fois un résultat significatif, sauf pour le facteur simplicité/complexité Σ et pour le facteur morphologique, qui doit être statistiquement écarté. On voit immédiatement que l'organisation du signifiant n'a aucune incidence sur le choix des figures, ce qui confirme la théorie générale sur l'effacement des motivations intralinguistiques. Les trois facteurs généraux portant sur le choix des transformations se montrent d'un rendement exceptionnellement élevé. Le pourcentage très grand de μ est notamment expliqué par une surdétermination due à la convergence des

trois facteurs. La dominance relative de la Mn (figure à niveau constant) dans le groupe des figures Π est également bien expliquée. Enfin, on voit que l'organisation sémantique du signifié est déterminante en ce qui concerne le choix des figures Π , et paraît l'être aussi pour les figures Σ .

4. A LA RECHERCHE DE L'ÉTHOS ARGOTIQUE : QUELQUES ÉLÉMENTS POUR UNE INTERPRÉTATION.

4.1. ÉTHOS NUCLÉAIRE ET FONCTION CRYPTOLOGIQUE.

Parmi les facteurs étudiés pour les figures portant sur le signifié, certains sont des contraintes linguistiques (organisation du signifiant et du signifié), alors que les autres marquent une orientation délibérée de la démarche rhétorique. La figure finalement choisie résulte pour chaque terme d'un équilibre entre cette volonté et ces contraintes. Les démarches volontaires adoptées ne font rien d'autre que de définir l'éthos nucléaire de la rhétorique argotique : la recherche d'une transformation conceptuelle du terme de départ, visant à expliciter une de ses propriétés sans modifier son niveau de complexité. Pour les figures portant sur le signifiant, la situation est plus simple. A part quelques abréviations véritables fondées sur la loi de moindre effort (d'accord > d' acc), il s'agissait de transformer le lexique en appliquant des opérateurs d'adjonction, de suppression et de suppression-adjonction, évidemment soumis à certaines contraintes linguistiques portant sur la longueur des unités.

Nous avons déjà parlé du lieu commun qui voit dans la fonction cryptologique un définissant de l'argot. Cette idée, qui ne fait plus l'unanimité aujourd'hui, nous semble due aux circonstances suivantes :

1. Influence des études diachroniques. Le Royaume d'Argot était autrefois une coterie imperméable de truands dont le vocabulaire était si secret que le jargon de Villon a résisté pendant des siècles à une interprétation poussée. Depuis le XIX^e siècle, l'isolement social de la pègre est rompu et son langage tend à se diluer dans les parlures vulgaires. La nécessité du secret n'est par conséquent plus aussi évidente.

2. Vision sociologique. Rarement étayée par des arguments linguistiques, la thèse de la cryptologie semble souvent résulter de la position sociale de l'observateur, qui modifie toujours les conditions de l'expérience. L'argot renvoie en effet à un groupe social étranger qu'il fonde aux yeux du locuteur bourgeois. Pour peu que la personnalité de ce groupe lui apparaisse comme hostile, ce locuteur en vient vite à voir dans le signum social différenciateur un instrument de défense et donc à le concevoir comme cryptologique.

Nombre de nos remarques mènent à refuser le rôle cryptologique à la plus grande partie des formations argotiques. Rappelons-les :

1. Équivalence $m \sim n$ dans les $S_m A_n$.
2. Taux m des destructions plastiques en deçà des limites de la redondance phonétique ; valeur réduite de l'indice n d'adjonctions déformantes.
3. Nombre relativement peu élevé de mots arbitraires (15 % seulement).
4. Tendances à l'explicitation sans modification du niveau de complexité

Mais ces arguments sont loin d'être les seuls. Nous pouvons y ajouter ceux-ci :

5. En toute rigueur, l'hermétisme complet n'est nécessaire dans un langage protégeant le groupe qu'aux fins de travestir les activités illégales ou répréhensibles de l'usager. Or, un seul coup d'œil sur le tableau VIII montre que le vocabulaire professionnel de l'argotier est loin d'être le seul à donner naissance à des figures. On a vu en outre qu'il ne privilégie aucune figure particulière.

6. C'est par la fonction cryptologique que l'on justifie fréquemment la pluralité des formes, dont P.Guiraud a justement noté qu'elles s'organisaient souvent en séries homogènes : fromage > *from*, *fromgis*, *frometon*, *frometogome*, *frogome*. On a aussi: lit > *pieu*, *plume*, *plumard*, *pageot*, *pucier*, etc. Il existe enfin des séries de substituts utilisant un même matériel sémique (et donc tout prêts à dégager un même éthos autonome). Ex. : tête > *poire*, *citron*, *fraise*, *pomme*, *pêche*, *coloquinte*, *patate*, *ciboule*, *calebasse*, *tomate*, *chou*, *cassis*, *cerise*, etc.

Dans un cas comme dans l'autre nous avons affaire à des synonymes presque parfaits (les différents déformants opposant rarement deux éthos). La théorie des codes et son application militaire nous apprennent qu'un dédoublement des mots convenus peut certes aider à dérouter l'adversaire. Mais est-il besoin de 14 synonymes pour désigner les yeux ? De toute manière, le raisonnement n'est valable que dans le cas des termes arbitraires, où le rapport du mot de base au terme figuré est entièrement conventionnel. Ici, une fois connu le rapport qui unit le terme de base à une seule des figures du paradigme, toutes les autres équivalences deviennent claires. Il s'agit là d'un processus manifeste de remotivation. L'éventuelle pluralité des séries (ex. Tête > (série 1): *poire*, *citron*, *pêche*, et (série 2): *cafetière*, *théière*, *fiole*, *bouilloire*, etc.) n'infirme en rien cette constatation. Il est donc peu fondé de soutenir que les termes argotiques se substituent les uns aux autres au fur et à mesure de leur chute dans le domaine public. En définitive, il semble plutôt que l'on doive justifier la pluralité des formes argotiques par le « caractère essentiellement émotif de ce langage » (Dauzat) et par l'hypertrophie de sa puissance créatrice.

7. Si la recherche du secret était bien à la base du choix des figures, on observerait un excès de Mn par rapport aux μ et non une proportion moyenne de 84 % à l'avantage de ces dernières. En effet, s'il est parfois difficile, ou peut-être impossible, de trouver une μ d'un terme donné, il est toujours possible de lui trouver des Mn, puisque tout objet a un voisinage physique et mental. Et plus ces Mn font appel à un lien distendu, à une contiguïté statistique et faiblement probable, plus elles seront aptes à préserver le secret... Or, c'est très exactement, nous l'avons vu, l'inverse qui se passe.

8. Dans de nombreux cas, les figures, appliquées au petit bonheur, introduisent une ambiguïté polysémique qui peut se révéler aussi gênante pour l'ami que pour l'ennemi. Un adjectif comme *baveux* peut indifféremment servir de synecdoque pour « bébé », « savon », « vieillard », « sexe féminin »... Dans le slang anglais *soup* désigne la nitroglycérine pour les forceurs de coffres-forts, mais désigne la puissance de son moteur pour le pilote professionnel...

Pour assurer efficacement le secret, il faudrait remplacer tous les termes explicites par des termes convenus reconnaissables des seuls initiés. Dans ce cas, le meilleur résultat est obtenu par l'emploi des termes *arbitraires*, que rien ne permet d'identifier (22 < voilà la police!). Un tel lexique parallèle nécessite toutefois de la part des utilisateurs un effort de mémoire considérable, en même temps qu'il introduit un assez grand risque d'erreur. Une solution presque aussi efficace, quoique beaucoup plus simple, consiste à adopter un *code secret*, par lequel on rend méconnaissable les termes du lexique usuel. Au lieu de mémoriser un mot secret pour doubler chaque mot usuel, il suffit maintenant de retenir une

règle de codage. L'interlocuteur peut sans difficulté décoder un mot, même s'il ne l'a jamais rencontré.

Mots convenus arbitraires et codes secrets sont tous deux employés par l'argotier, dans des proportions diverses mais peu importantes. Il est très instructif de souligner que les deux mêmes méthodes sont employées par cette autre institution où le secret revêt une primordiale importance : l'armée. Pour des raisons différentes, le secret finit par être percé des deux côtés, et un renouvellement constant des structures éventées doit être opéré.

9. Les échanges entre truands étaient nécessairement verbaux et se déroulaient autant que possible à l'abri d'oreilles indiscrètes, donc sans nécessiter le moindre codage. Si l'argot était bien réservé à des conversations criminelles, le simple fait de parler argot devant un tiers serait déjà accusateur.

En définitive, il nous semble que le secret argotique n'est pas lié seulement au besoin de transmettre des informations réservées, mais encore à la fonction de signum social. En effet, pour que cette fonction soit remplie, il faut que les tiers perçoivent une distance entre le langage normal et le langage argotique, et un effet d'hermétisme en résulte toujours. Mais la fonction de signum *exige* une surface de contact entre le milieu d'argot et le milieu qui l'entoure : il faut que l'argot *s'expose* devant autrui, se présente comme intrigue et sollicite de ce fait le décryptage. Dans ces conditions, le secret ne peut indéfiniment résister, et est même fait pour céder. L'argot se distingue ainsi d'autres langages spéciaux, comme le vocabulaire hermétique des alchimistes, qui ne s'expose pas, ou les codes secrets militaires, qui ne s'exposent pas volontairement mais sont assiégés par l'ennemi. Par opposition à ces deux exemples, la truanderie se présente comme une activité nettement extravertie.

4.2. ETHOS : LA CONVERSION DES VALEURS.

L'éthos de l'argot peut être cerné en examinant non plus la structure des figures vides, mais les matériaux qui servent à la réaliser. L'éthos global, résultant ici d'une simple juxtaposition de figures sans organisation au niveau intégratif supérieur, sera la simple addition des éthos individuels.

Il existe une liaison entre un langage et ceux qui le parlent, et ce lien est senti, plus ou moins vivement, par chacun des membres de la collectivité. Inversement toute collectivité désireuse de s'isoler et de marquer son isolement tend à créer son propre langage, langage dit « spécial » s'il s'inscrit dans une communauté linguistique plus vaste. « The chief use of slang / Is to show that you're one of the gang ». L'armée, l'école, la marine, le bague procèdent de la sorte, et le langage devient pour eux un signum social, remplissant ainsi la fonction de l'uniforme, autre marque distinctive d'un sous-ensemble du groupe social ; à la limite le couple lui aussi élabore un vocabulaire intime. L'argot, - plusieurs auteurs y ont insisté, et Pierre Guiraud adopte cette position, - remplit exactement cette fonction. Nous aimerions en dégager quelques conséquences qui retentissent sur sa rhétorique.

D'une façon tout à fait générale, on peut dire que le lexique argotique s'obtient en appliquant un certain *opérateur* au lexique premier. Cet opérateur transforme les mots par modification de leur forme ou de leur sens, et les différents aspects que peut prendre cette transformation ont été exposés plus haut. Cette transformation établit une distance entre le terme de départ et le terme d'arrivée. Elle manifeste le refus d'employer le terme propre (13) et la volonté de s'en écarter d'une *façon signifiante*. En effet la stabilité des

pourcentages observés, le nombre réduit des opérations effectuées, montrent qu'il ne s'agit aucunement d'une déformation fantaisiste s'opérant au hasard dans n'importe quelle direction : tous les écarts, bien au contraire, sont orientés parallèlement et comportent une signification à dégager. Cette signification ne sera autre que la valeur particulière attachée par l'argotier à sa culture et qu'il entend « afficher » dans ce signum social qu'est son langage spécial, en un mot son éthos.

Pierre Guiraud a insisté à juste titre sur la dégradation des valeurs, le sarcasme et l'ironie qui imprègnent le parler argotique. Il y a lieu de pousser cette remarque jusqu'à faire de cette dérision le sens même d'un message second transmis par l'argot, car le comique n'est jamais innocent. Puisque le langage représente l'ordre social régnant, tout individu en rébellion et cherchant à manifester celle-ci portera son effort destructif sur le langage. Après les exemples belge, breton, canadien, basque, il n'est plus besoin de démontrer l'existence de guerres linguistiques. L'argot est une sorte de dadaïsme populaire et permanent, avide de détruire les valeurs bourgeoises, - et chacun sait qu'elles sont plus faciles à détruire par la parole que par l'action... Mais l'argotier est un anarchiste, et sa dérision n'a même pas la prétention constructive de Dada: il détruit le langage par une sorte d'impuissance. L'argot est un substitut caractéristique de l'action révolutionnaire, qui opère bien plus, et à bien meilleur compte, une compensation sociale qu'une conversion véritable des valeurs.

La séduction qui se dégage de l'argot et touche même les autres classes sociales, en appelle directement aux zones de révolte présentes en chaque individu. La complaisance qu'on y porte est d'ailleurs généralement marquée par une mauvaise conscience relative (honte ou provocation), qui n'est autre que le sentiment de trahison éprouvé vis-à-vis des valeurs du groupe. C'est dans la même perspective qu'opère l'humour, lui aussi déformation des mots et des significations, entraînant une destruction des valeurs. Il est significatif que la métaphore et la métonymie s'y retrouvent avec abondance, poussée souvent, cette fois, jusqu'à l'absurde. Or beaucoup d'autres modes d'expression usent de figures rhétoriques, et notamment la poésie et la publicité qu'on ne pourra certes accuser de viser à la destruction des valeurs. A cet égard, nous soulignerons que métaphore et métonymie sont des figures neutres, dont la structure en elle-même ne porte ni destruction ni construction de valeurs. Les profondes différences observées trouvent ailleurs leur origine.

Pour résumer cet aspect de l'argot, nous dirons donc que l'opérateur argotique affiche comme signifié second une intention destructrice à l'égard des valeurs sociales dont le caractère arbitraire (donc ressenti comme faux ou dangereux) n'a peut-être jamais été dénoncé avec une pareille véhémence. Il est intéressant de préciser à présent quels aspects du langage et de ses contenus sont agressés.

4.2.1. *Le signifié : indécence et insoumission*

Dans notre société, l'indécence sexuelle et scatologique déclenche généralement la censure des termes précis et leur remplacement par des termes secrets (vocabulaire intime des amants), enfantins, allusifs ou euphémiques. Si le même mécanisme était à l'œuvre dans l'argot, il faudrait s'attendre à y voir les termes sexuels ou scatologiques pareillement déguisés. Or c'est l'inverse qui se passe, et on assiste au contraire à une accentuation du caractère grossier ou obscène du vocabulaire : anus > *turbine à chocolat*, fesses > *moutardier*, sexe féminin > *baveux*, sexe masculin > *pistolet à eau chaude*... Sans insister

autrement sur cette promotion de l'infâme, notons qu'il s'agit simplement de la réaction inverse à la réaction bourgeoise : au lieu d'accepter l'indécence en émoissant les termes, l'argotier réagit par la bravade.

En ce qui concerne la métaphore et la métonymie, il est clair que ni l'une ni l'autre de ces figures n'est privilégiée dans le traitement des termes obscènes. Le tableau VIII montre bien que ces termes sont dispersés au hasard et assez uniformément dans l'ensemble des séries étudiées. Une conclusion semblable serait obtenue à partir des termes désignant les divers aspects de l'autorité (agents, juges, etc.) qui contrecarre les activités illicites du truand et à laquelle ce dernier entend bien ne pas se soumettre.

Une étrange faiblesse semble toutefois s'emparer de l'argotier lorsqu'il évoque son châtiment : la prison, le bagne, la peine capitale. C'est bien le seul tabou qu'il respecte, ce que l'on comprend aisément puisque c'est de son sort immédiat qu'il s'agit. Notre dépouillement ne permet malheureusement d'avancer cette idée qu'à titre d'hypothèse, mais il est remarquable que ces concepts suscitent des euphémismes comme *hart* > *fil*, voire des antiphrases lexicales comme *prison* > *château*.

4.2.2. *Le signifiant : téralisation lexicale et grammaticale*

L'exercice de la langue s'accompagne de contraintes très réelles, qui peuvent même se formuler en normes (« Ne dites pas, mais dites... »). La transgression de ces défenses et le parti pris de la faute sont donc riches de contenu révolutionnaire ou, plus simplement, les signes d'un léger défoulement, qui tentera plus d'un locuteur ne pratiquant pas ordinairement l'argot. C'est ainsi qu'on attaquera la forme des mots par diverses troncations et adjonctions de déformants, que l'on ne dédaignera pas d'utiliser les connotations péjoratives des quelques suffixes méritant ce nom, que l'on ne craindra même pas d'attaquer la syllabation. Mais il y a plus : on tournera aussi la grammaire en dérision en dénonçant son absurdité. C'est ainsi qu'on formera *chapel* sur *chapeau*, considéré comme un pluriel, et qu'inversement, on donnera à *crotale* le pluriel de *crotaux*. On comprendra donc que face à l'hypertrophie de la conscience grammaticale française, l'argot puisse parfois être amené à jouer un rôle cathartique. Peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs la raison des grands succès du commissaire San-Antonio.

*o*o*o*o*o*o*o*o*o*

(Le texte qu'on vient de lire est une version condensée d'une étude plus approfondie réalisée en 1970 avec Jean-Marie Klinkenberg, et publiée dans un numéro spécial de la revue *Communications*, n° 16, p.71-93. J'en ai retiré une bonne part du « jargon » linguistique, supprimé les développements non essentiels au propos, et j'y ai ajouté quelques informations plus récentes.)

Notes

- (1) Notons d'entrée de jeu que l'argot se distingue des langues techniques (dites argots de métier) en ce que celles-ci ne créent rien en dehors des nécessités professionnelles. L'argot, lui, crée son vocabulaire à partir des désignations de la langue première. Il est structuré linguistiquement.
- (2) « L'Écriture cruciverbiste », dans *Du sens*, Paris, Le Seuil, 1970, p. 285 s.
- (3) L'argot étant essentiellement une langue parlée, le phonème nous est apparu comme l'unité de mesure la plus pertinente. Il a été préféré à la syllabe parce qu'il permet des mesures plus fines et que d'autre part les figures argotiques ne tiennent pas toujours compte de la syllabation.
- (4) Cf. Denise FRANÇOIS, « Les argots », dans *Le Langage*, Paris, Gallimard, 1968, coll. Pléiade, vol. publié sous la direction d'A. MARTINET, P. 632-633.
- (5) Nous noterons que le coefficient de variation des longueurs de mots (quotient de l'écart-type par la moyenne) est remarquablement stable dans les 3 catégories de termes: $v = 0,28$ dans chaque cas. Ceci pourrait bien résulter d'une loi telle que: « l'impression de longueur est proportionnelle au logarithme de la longueur ».
- (6) Cf. A. MOLES, *Théorie de l'information et perception esthétique*, Paris, Flammarion, 1958, p. 54. Nous ne traitons ici que la seule redondance phonétique, dont nous avons établi par test qu'elle représente 22 % seulement de la redondance globale).
- (7) Comme le souligne d'ailleurs D. FRANÇOIS, qui donne ainsi un argument contre la thèse de la cryptologie : « les créations pures et simples de signifiants sont extrêmement rares, sans doute parce qu'on recherche dans l'argot une motivation, qu'elle soit purement formelle ou conceptuelle » (*op. cit.*, p. 629).
- (8) Cf. D. FRANÇOIS, *op. cit.*, p. 623.
- (9) Mary Mc CLOSKEY, dans *Mind*, 73 (1964), n° 290, p. 215-233
- (10) GROUPE μ , *Rhétorique générale*, Paris, Seuil, p. 44.
- (11) *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, p. 29-41 et *passim*.
- (12) Cf. notamment P. GUIRAUD, *l'Argot*, Paris, P.U.F., 1956.
- (13) Un exemple particulièrement net de ce refus est fourni par le mot *accoucher*. En argot, ce mot signifie « se décider à parler », alors que l'accouchement lui-même est désigné par des expressions comme *pisser sa côtelette* : en définitive une bonne part de l'argot n'est qu'une *rotation des signifiants*.

F. EDELINÉ
Groupe μ
Université de Liège
12, rue de la Cabine
4130 TILFF